

John Holmes

John Holmes

Lorsque mon père se présenta à notre chère maison de Denver, la lune était levée depuis déjà 2 heures. Il était parti tôt le matin à 6 heures et il rentrait toujours à ce moment-là comme tous les soirs d'ailleurs depuis 18 ans. Beaucoup de personnes peuvent considérer cela comme un manque d'égard envers son enfant mais c'est un père attentionné qui m'éduque bien malgré qu'il soit seul pour le faire... Ma mère étant morte en me mettant au monde. Je garde toujours sur moi une photo d'elle que mon père me donna le jour de mes 5 ans.

« Salut fiston, qu'as-tu fais aujourd'hui ? me demanda-t-il tout en m'embrassant.

- J'ai appris deux morceaux au piano : Dans l'antre du roi de la montagne d'Edvard Grieg et Toccata et fugue en ré mineur de Jean-Sébastien Bach. Ensuite, j'ai continué mon roman. dis-je.

- Oh ! ... Deux belles musiques. Et ton roman maintenant, il doit faire 200 pages là, non ?

- Oui, j'attaque la dernière ligne droite ; et toi, papa, ta journée ?

- Tout aussi bien, mais éreintante ! Je n'en peux plus ! Mais la surprise que je te prépare depuis un an est terminée ! Je vais enfin te l'expliquer ! S'exclama-t-il.

- Quoi ?! Mais c'est génial ! Enfin Je vais savoir !

- Alors, par quoi vais-je commencer ? Ah oui ! John, tu sais que depuis de nombreuses années, je suis peu présent ? Eh bien, ce temps-là est révolu !

- Attends, tu ne me racontes pas une blague là ? » soupçonnai-je.

J'attendais ce jour depuis très longtemps car la présence de mon père me donne plus de bonheur que toutes les richesses du monde.

« Non et je vais t'expliquer pourquoi, me rassura-t-il, tu sais que ton vieux père a des entreprises dans toute l'Amérique, eh bien, j'ai passé la main à mon second ! De toute façon, moi, Smith Holmes, je ne travaillais plus, je ne donnais plus que des ordres, je ne faisais que superviser. Bref, je m'ennuyais. De plus, j'ai accumulé assez d'argent pour avoir une retraite plus que confortable. Donc je la prends !

- Mais... Ton travail...C'est ta vie...Tu es sûr ?

- De un, c'est toi ma vie. De deux, j'ai tout prévu, on n'aura à s'inquiéter de rien. Et de trois, oui je suis sûr de mon choix. Alors, tu es content ?

- Bien sûr ! m'exclamai-je.

- Bon, on mange ou on parle ? » demanda mon père en se frottant les mains.

*

* *

Pendant la nuit, j'ai fait un cauchemar, le même qui revient tous les mois depuis de nombreuses années. Ce matin, j'avais encore en tête ce cauchemar affreux et perturbant. En entrant dans la cuisine, je m'aperçus que mon père avait déjà préparé le petit-déjeuner, de délicieux pancakes arrosés de sirop d'érable. Et c'est à ce moment-là, seulement, que je compris que mon rêve de toujours venait de se réaliser : mon père était là en ma compagnie à s'occuper de moi. Après m'avoir embrassé, il fut surpris de constater que j'étais en train de pleurer silencieusement tout en mangeant, il me demanda alors avec humour :

« Mes pancakes sont aussi bons que ça ?

- Ils sont délicieux et je viens surtout de me rendre compte que c'est mon premier petit-déjeuner avec toi, que maintenant tu seras là et je pourrai enfin profiter de mon père comme n'importe quel enfant. sanglotai-je.

- Oh, c'est touchant ce que tu me dis ; je sais que je n'ai pas toujours été là, mais il le fallait. déclara-t-il avec une certaine folie, une passion dans la voix.»

Ces derniers mots avaient transformé mon père, plus exactement sa personnalité, je ne le reconnaissais pas dans ce visage perdu dans des pensées où son esprit semblait s'y complaire avec fanatisme. Ce qu'il pensait à cet instant, je le devinai plus tard. Soudain, je pensai à nouveau à mon cauchemar, réalisant que je n'en n'avais jamais parlé avec lui, considérant que c'était une chose sans importance. Profitant de ce moment spécial, je me lançai :

« Papa, depuis plusieurs années je fais toujours le même cauchemar. Il est abominable.

- Ah bon ? Raconte moi donc. me demanda-t-il, intéressé.

- Ce n'est pas exactement un cauchemar, commençai-je en contemplant mon petit-déjeuner, on dirait plutôt des morceaux de cauchemar où tout est flou : tout d'abord, je suis entre les bras, me semble-t-il, d'une mère aimante, puis on passe à un autre plan ; je suis devant cette mère à jouer avec une peluche quand soudain quelqu'un lui tire dessus à bout portant et elle tombe blessée en hurlant mon prénom. Puis, tout s'arrête car c'est à ce moment-là que je me réveille. »

En relevant la tête, je m'aperçus que mon père était d'une pâleur cadavérique et qu'il n'arrivait plus à respirer. Je l'allongeai alors sur le carrelage tout en desserrant son col ; au bout de dix minutes, il reprit des couleurs et parvint à me dire que ce n'était rien de grave. Il m'expliqua qu'il avait avalé de travers et me dit de ne pas m'en faire pour le cauchemar, que petit à petit, je ne le rêverai plus. Puis, il décida d'aller se reposer sur son lit et finit par s'assoupir. Pendant ce temps, je décidai de me promener dans la ville, non sans en avertir mon père par un mot laissé dans la cuisine. Dans l'air frais du matin, je songeais à ce qui s'était

passé au petit-déjeuner : pourquoi papa était-il devenu pâle ? Certainement, par rapport à mon cauchemar, mais pour quelles raisons ? Lui aurais-je fait revivre indirectement un souvenir traumatisant ou bien, est-ce une chose qui s'est réellement passée ? Je pencherais pour la première solution. Il aurait assisté à un meurtre similaire avec sa mère ? C'est vrai que je ne connais pas son enfance. Il faudra que je lui en parle. Je décidai donc de rentrer. J'étais plongé dans mes réflexions lorsqu'un homme surgit derrière moi et m'appuya fortement quelque chose dans le dos en me chuchotant :

« Je viens de te coller un pistolet dans le dos, alors un seul geste ou un cri et je te descends. Avance. »

Au bout d'un long moment, je n'entendais plus que le bruit de mes pas et les battements affolés de mon cœur. Nous arrivâmes devant un appartement et il me força à y entrer. Là, mon kidnappeur me fit asseoir sur un lit et s'installa en face de moi tout en me visant avec son arme. Au bout d'une minute qui me parut interminable, il se décida à parler :

« Si tu cries au secours, je te bâillonne, ok ? Je ne te veux aucun mal, je désire juste te raconter mon histoire et la tienne en même temps. Laisse-moi parler et tu comprendras pourquoi j'ai fait tout ça. dit avec douceur mais fermeté mon kidnappeur. »

Bien que sous son joug, je ne trouvai pas mon tortionnaire dangereux, simplement désespéré. Je décidai de ne pas crier ni de me débattre comme il me l'avait ordonné, en tout cas, pour l'instant. Il raconta alors avec une tristesse et une colère mêlées :

« Bien, commençons donc... Je suis péruvien et je viens d'une famille, les Vega. Je m'appelle Diego, je suis le fils aîné d'une fratrie de quatre. Nous voulions nous installer dans un pays riche, mais le seul moyen pour y parvenir était de travailler dans une mine d'or illégale car le propriétaire achetait le silence des travailleurs. Bien qu'honnêtes, nous avons décidé d'y travailler. Après plusieurs tentatives, nous avons réussi à être « embauchés ». Le travail était éreintant, les journées interminables mais notre désir d'avoir une vie meilleure était plus fort. Au bout d'une semaine, on avait calculé que dans huit mois on pourrait partir. Ainsi, on redoubla d'ardeur mon père, mes frères Pablo, Sancho et moi. Entre-temps, une heureuse nouvelle était arrivée : la famille s'agrandissait ! Seule ombre au tableau : des rumeurs ignobles allaient bon train sur le propriétaire. Selon elles, il avait tous les vices, il tuait pour le plaisir, surtout des travailleurs de la mine régulièrement, tout le monde en avait peur ; bref, d'après eux, il était le mal incarné. Si seulement on y avait prêté attention ! C'était la fin d'une dure journée de labeur, nous commencions à remonter les couloirs de la mine en file indienne lorsque le malheur s'abattit sur nous. Un homme de taille moyenne vêtu d'un tee-shirt rouge et d'un jean noir remontait le flot ininterrompu de mineurs. Il semblait chercher quelqu'un ou quelque chose. Soudain, il se dirigea vers notre file et s'arrêta devant mon père. Ce dernier, fatigué, lui demanda poliment de s'écarter pour que nous puissions nous remettre en route. L'homme ne répondit pas et resta planté avec un air de supériorité. Mon père réitéra sa demande calmement. De nouveau, pas de réaction de l'hautain personnage à part son air de dédain. Mon père, ne souhaitant pas se mettre en colère, le poussa hors du chemin et recommença à marcher. L'arrogant, le visage cramoisi, un pistolet dans la main lui hurla :

« Arrête-toi salaud de pauvre !

- Calmez-vous, posez ce pistolet ! dit calmement mon père.

- Ferme la, rebut de société ! C'est moi qui décide de ce que je veux ou ne veux pas faire ! Je possède cette mine, et ici vous n'existez pas, je peux disposer de vous comme je l'entends. aboya-t-il.»

Dans ses yeux se reflétait la folie meurtrière, le regard d'un homme qui adore tuer, qui s'abreuve de la souffrance des autres, qui en éprouve un besoin viscéral et qui prend n'importe quel prétexte pour s'adonner à son activité favorite : le meurtre. C'est là que la bête qui nous menaçait de son arme proposa un marché :

« Bien que tu m'ais bousculé et que je pourrais te tuer, je te propose ceci : tue toi-même ton fils avec ce pistolet et je laisse toute ta famille sauve. À toi de voir... Par contre, tu as seulement trois secondes pour choisir : un... deux ... et tr

- Stop, arrête, je vais le faire ! hurlait de désespoir mon père.

- Tu vois quand tu veux. Tiens mon pistolet et pas d'entourloupe, j'en ai deux autres.

Mon père attrapa le pistolet et me dit une parole que je retiendrai toute ma vie, la parole d'un honnête homme, d'un bon père, d'un bon mari, de quelqu'un qui aurait pu vivre heureux avec sa famille si le destin ne s'en était pas mêlé :

« Mon bien-aimé fils, Diego, la vie de tes frères et de ta mère sont en jeu, je ne peux me dérober, pardonne-moi.

- Fais ce que tu as à faire... Embrasse les pour moi. le rassurai-je, terrorisé.

- Je t'aime mon fils.

-Je t'aime papa. Adieu. »

Le bruit de la détonation ébranla la mine. Heureusement pour moi, papa n'avait jamais tiré de sa vie et la balle ne me tua pas sur le coup. Sachant que si je bougeais ou parlais, nous étions lâchement assassinés, je faisais taire la douleur atroce qui me transperçait le ventre et écoutait la suite des paroles :

« Ha ha ha ! Il l'a fait ! Tu as du courage, père de famille ! s'extasia l'immonde porc.

- Maintenant, vous allez nous laissez partir ? demanda mon père détruit.

- Hmmm, ta prestation était splendide, mais non, tu m'as trop fait offense. Si ça peut te rassurer c'est personnellement moi qui vous tuerai, ha ha ! Au fait, je m'appelle Smith Holmes. »

Et sur ces mots, j'entendais ce fumier tirait un à un sur mes deux frères, Sancho et Pablo puis sur mon père. Et il allait s'en prendre à ma mère et à mon dernier frère ! Malheureusement, je sombrais à ce moment-là en me faisant la promesse que si un jour je

recroisais ce « Smith Holmes », je le tuerais de mes propres mains ! Etonnamment, je ne rejoignis pas l'au-delà, il faut croire que ma vengeance était plus forte que la mort. Le propriétaire parti, les mineurs s'apercevant que j'étais encore en vie, m'amènèrent à un docteur qui réussit à me sauver. Dès que je fus en état de marcher je me rendis à la maison et là un spectacle atroce m'attendait : ma mère gisait sur le plancher. Désespéré, je faillis me suicider quand une chose me traversa l'esprit. Le corps de mon dernier frère n'était pas dans la maison. Par la pensée qu'il l'avait emporté avec lui, je n'avais qu'un seul objectif : tuer Smith Holmes et ramener la dernière personne que j'aimais. Je rassemblais des mineurs unis à ma cause pour constituer un réseau d'informations sur Holmes. Petit à petit, nous savions tout de lui. Où il allait, ce qu'il faisait, etc... Cela avait pris un an pour rassembler ces renseignements. Puis, dix autres années pour réussir à m'installer à Denver. Je pouvais enfin réaliser ma vengeance. Je me suis procuré une arme, j'étais prêt. Mais avant de tuer cette enflure, je devais raconter cette histoire à mon petit-frère pour qu'il comprenne d'où il vient. Pour cela, j'attendais qu'il sorte se promener en ville pour le « kidnapper ». Ce que tu as fait ; bonjour petit frère ... Ou plutôt devrais-je dire John.»

Lorsque mon kidnappeur prononça le nom de Smith Holmes, ma première réaction fut de penser que cela ne pouvait être vrai. Mais le souvenir de mon père livide quand il apprit mon cauchemar venait corroborer son histoire. Ce ne pouvait être qu'une coïncidence, il s'était trompé de Smith Holmes mais en moi, quelque chose me disait qu'il avait raison. Et puis, tout concordait... La photo de mère, peut-être que... En plus, il ne me vise plus. Je lui tendis donc lentement la photo, il la prit et soudain il se mit à pleurer. Il me disait que c'était bien sa mère. Là, mon esprit fut embrouillé, je ne savais plus que croire. En l'espace d'une demi-heure, les fondements de ma vie commençaient à s'effondrer, tout ce que je tenais pour acquis se dissolvait lentement mais sûrement dans la vérité implacable. Je ne pouvais croire que mon père, un homme si bon, avait commis de tels crimes comme celui d'avoir tué ma mère. Il fallait que je l'entende de sa propre bouche. Acte du destin ou coïncidence improbable, mon père arriva à ce moment-là dans la pièce armé d'un pistolet ! Je ne saurais que plus tard qu'il traquait mon portable. Le kidnappeur, vif, lui tira une balle dans l'abdomen. Mon père s'écroula en hurlant de douleur. Je me précipitais vers lui. Le ravisseur, lui, ne bougea pas, il savait qu'il ne restait pas beaucoup de temps à mon père :

« Père, père est-ce que c'est vrai, est ce que tu as tué mère et des dizaines d'autres personnes dans une mine ?

- Argh... Oui, c'est vrai. avoua-t-il agonisant.

- Pourquoi ?!

- Parce ce que je suis né comme ça... J'adorais tuer, c'était un besoin... La seule chose qui arrêtaït mes pulsions c'était toi... Mais nos vieux démons nous rattrapent toujours... La seule chose dont je peux me féliciter... C'est toi, une personne saine, à l'inverse de moi... Tu es la seule chose qui me retenait au bien et la seule chose bienveillante que j'ai faite. agonisa-t-il. »

Puis en utilisant ses dernières forces il me pria de ne pas pleurer la bête assoiffée de sang qu'il était. Enfin dans un dernier rôle :

« Je t'ai légué, toute ma fortune... Fais-en bon usage... Adieu mon... Fils... ».

Ainsi furent les dernières paroles de ce monstre qu'était mon père. Ne sachant plus où j'en étais, je me jetais dans les bras de Diego. C'est dans ses bras étonnamment familiers que l'insupportable vérité m'apparaissait avec une déconcertante clarté ! Non ! Pas une vérité ! Un innommable mensonge de toute une vie !